

“Le Second Disciple” de Kenan Görgün

L'association entre un ancien militaire fraîchement converti et l'auteur présumé d'un attentat terroriste qui fomente sa vengeance va repeindre Bruxelles en rouge sang.

De nuit, si aucun vent ne ride sa surface, le canal de Bruxelles-Charleroi pourrait ressembler à une route dont on aurait coulé le goudron récemment, un large mur de ciment noir couché à terre, une voie de carbone qui perce les limites de la ville par le zoning industriel de la commune de Schaerbeek au nord, sous le poste-frontière du pont Buda, arche de fonte monumentale dont le cisaillement de barres ressemble au totem érigé en des temps révolus par un peuple craintif en hommage à un Dieu Araignée, culminant à plusieurs dizaines de mètres et tenant son peuple sous la coupe de ses pattes géantes.

Tel est, de nuit, le pont Buda, qui s'arc-boute au-dessus des rives.

Celles-ci sont basses, proches de l'eau, herbeuses ou sablonneuses ; des machines-outils y sont au repos, araignées de taille plus modeste veillant sur leur dieu au milieu de dunes bitumeuses. Plus loin, en rangs et en étages, luisent des bobines de cuivre, tels des rouleaux de tendons artificiels destinés à équiper les créatures délirantes imaginées par un esprit démiurgique. Sur ces sites appartenant à des fabriques de traitement et de transformation, même à cette heure tardive, des esclaves du Dieu Araignée travaillent à la lueur des néons accrochés à des échafaudages ou dans les phares d'un camion qui ronronne en attente de son chargement.

À toute heure, le Dieu Araignée et le canal exigent qu'on les nourrisse.

Là, des hommes échangent des propos fatigués ; certains marchent vers les berges, tirent quelques bouffées d'une cigarette et scrutent les profondeurs du canal, comme si quelque chose les chiffonnait dans cette entité

qui s'obstine à tout avaler. À l'inverse des cours d'eau naturels, le canal n'apaise pas mais inspire des idées noires, et l'honnête homme ne s'attarde jamais sur son bord ; s'il le fait, c'est que quelque chose ne tourne plus rond. Cet homme de peu, esclave du Dieu Araignée, jette sa cigarette dans le canal, où celle-ci s'éteint aussitôt, comme de juste ; il remonte au volant de son camion et pousse le moteur à la peine sur les quais afin de rouler au plus vite vers la ville. Alors qu'il s'éloigne du Buda et de son emprise, un vent roule à la surface du canal et des milliers de vagues se résorbent dans un mugissement plaintif. L'homme au volant jette un coup d'œil dans son rétroviseur avec le sentiment que c'est du canal même qu'émane cette lamentation – de tout ce qui l'habite. Il n'y a qu'en apercevant, plus loin, le dôme du marché matinal qu'il se détend, à la pensée qu'il se rapproche de ses semblables.

À cet endroit, les berges industrielles font place à des quais plus élevés, aux parois de béton surmontées de balustrades vertes ; le long du marché, le canal en contrebas guette ces centaines d'êtres humains qui ne vivent pas et ne dorment pas aux mêmes heures que les autres et se rassemblent sous les préaux de ce marché après le coucher du soleil, mus par des lois qui ne sont pas celles de l'homme du commun. Ils ressemblent aux rouages escamotés d'une machine qui serait la ville elle-même et dont, à la nuit tombée, on a ouvert les entrailles pour procéder à l'entretien, comme ailleurs des hommes en bleus de travail, en casques et en masques de protection, aux commandes de véhicules bruyants, nettoient les tunnels de la Petite Ceinture et les kilomètres de rails du métro et du tramway. [...]



Belge jusqu'au bout des ongles, le Gantois est un écrivain tout-terrain aussi habile dans la chanson que le théâtre ou les scénarios de films. Son présent portrait de Molenbeek – et au-delà, de Bruxelles – est absolument saisissant.
De Kenan Görgün, *Equinox-Les Arènes*, 400 p., 20 €.

